

Homélie du 26/1/20 - dimanche A

Si on vous dit que votre appartement est un capharnaüm, ce n'est pas un compliment, en clair, c'est le désordre. Capharnaüm à l'époque de Jésus était une ville cosmopolite, bouillonnante, où se mêlaient des populations de toutes sortes, de toutes cultures, de tout niveau social, de toutes religions, une ville méprisée, comme l'ensemble de la Galilée, par les scribes et les pharisiens, parce qu'au contact des païens. C'est là justement que Jésus vient s'établir au début de son ministère public, il va d'emblée aux périphéries, pour reprendre un mot de notre pape.

Il reprend le message de Jean-Baptiste : « convertissez-vous, car le Royaume des cieux s'est approché », mais avec une tonalité nouvelle. La conversion à laquelle il appelle n'est pas d'abord morale, mais existentielle : il s'agit de se tourner vers Dieu, d'accueillir son Royaume qui s'est approché en sa personne, de se détourner de ce qui éloigne, sépare de lui. A la différence de Jean-Baptiste, il n'attend pas que des disciples viennent à lui, il va au-devant et il appelle à le suivre. Il tient compte des liens familiaux, ici il appelle deux fois deux frères, et du métier de ceux qu'il appelle, même s'il le transforme. Les pêcheurs sont appelés à pêcher non plus des poissons, mais des hommes, c'est-à-dire à les retirer de l'eau, des puissances du mal, pour les faire accéder à la vie. En même temps pour répondre à son appel, il demande de quitter ses proches, son métier. Il associe ainsi ses disciples à sa mission d'enseigner, de proclamer l'évangile, de guérir.

Notre contexte actuel présente bien des analogies avec celui de l'époque. La mondialisation nous met en contact de personnes, de groupes, de cultures, de traditions, de religions différentes. Allons-nous céder au réflexe de repli identitaire, de crispation dans la défense de nos intérêts, de nos traits culturels, de nos manières de faire ? ou au contraire allons-nous oser aller au-devant de ceux qui ne pensent pas, ne croient pas, ne vivent pas comme nous ? Est-ce que nous rêvons d'une Eglise qui se barricade derrière des principes, des certitudes, des rites, ou d'une Eglise qui se laisse pousser par l'Esprit au grand large, qui prend le risque de la mission ? Qu'est-ce qu'il nous faut quitter pour être davantage missionnaire ? Qu'est-ce qui nous fait peur, qu'est-ce qui nous freine ?

Les premiers disciples répondent aussitôt à l'appel de Jésus. On devine qu'une confiance s'est établie. Ils ont reconnu dans sa Parole une Parole qui vient de Dieu. En ce dimanche de la Parole, instaurée par notre pape, demandons-nous comment nous l'écoutons, comme nous l'accueillons, comment nous nous laissons travailler, bousculer, transformer par elle. Nous aussi nous sommes appelés à changer quelque chose dans notre vie, à nous mettre en route. La rencontre du Christ ne laisse jamais immobile.

Nous ne sommes pas indemnes non plus des reproches que Paul adressait aux chrétiens de Corinthe. Il y avait entre eux des rivalités, ils se réclamaient d'apôtres ou de chefs de communautés différents. Qu'il y ait des sensibilités, des orientations, des spiritualités diverses, c'est normal, les dons de l'Esprit sont variés. Mais il ne faut pas que cette diversité soit source divisions ou d'oppositions. Car il n'y a qu'un seul Jésus-Christ. C'est lui qui appelle et envoie. Aucun chrétien ne peut agir pour son propre compte ou celui de son groupe sans tenir compte des autres. L'unité est à réaliser entre les différentes confessions chrétiennes, bien sûr, mais aussi à l'intérieur de chaque Eglise. Ce n'est pas gagné, cela demande une vigilance constante. Elle dépend de la qualité de notre relation à Jésus-Christ et des uns avec les autres. D'où l'importance de l'eucharistie pour la nourrir et la conforter.

Père Pierre